



Peut-on tout traduire d'une langue à l'autre ?

Rudy Loock

Professeur de Linguistique anglaise et Traductologie
Université SHS – Lille 3

Kloé Waegemans : Rudy Loock, vous êtes spécialiste en traductologie. Pouvez-vous me dire si on peut tout traduire d'une langue à l'autre ?

Rudy Loock : A priori oui, puisque les gens vivent dans le même monde. Donc, même s'ils parlent des langues différentes, ils doivent pouvoir être capables de décrire la même réalité. Par exemple, si j'ai un chien dans mon jardin ou s'il y a un homme qui passe dans la rue, je dois évidemment pouvoir l'exprimer dans toutes les langues du monde. La faculté de langage est universelle, c'est-à-dire que tous les Hommes parlent, donc il n'y a pas de raison a priori pour que ce que l'on exprime dans une langue ne puisse pas être exprimé dans une autre.

KW : Si dès le départ vous dites « a priori », cela veut dire qu'il existe certaines limites, certains blocages ?

RL : Oui, forcément. Quand vous passez d'une langue à une autre, vous traduisez : vous passez du système linguistique d'une langue à un autre système linguistique. Mais pas seulement : vous passez aussi d'une culture à une autre culture. Du coup, certains concepts qui existent dans une culture, des concepts abstraits par exemple ou tout simplement une certaine conception du monde, peuvent exister dans une langue mais pas dans une autre. Et c'est là qu'interviennent des problèmes de traduction. On trouve cela beaucoup sur Internet, des mots qui ont la réputation d'être intraduisibles. Par exemple, *Schadenfreude*, en allemand, renvoie à une sorte de joie malsaine, et on n'a pas de mot pour dire ça en français. Et il y a toute une série de mots comme ça, qui ont la réputation d'être intraduisibles. Sauf qu'ils ne le sont pas, parce qu'il y a toujours possibilité évidemment d'exprimer la même chose avec une glose. C'est-à-dire que, je peux traduire *Schadenfreude* par le concept de joie malsaine ou je peux expliquer qu'il s'agit d'un type spécifique de joie, que l'on ressent lorsqu'il arrive malheur à son voisin par exemple.

KW : On ne perd pas quelque chose du coup avec la traduction ?

RL : Si, forcément. C'est ce qu'on appelle le *lost in translation*, c'est-à-dire quelque chose que l'on perd au moment de la traduction. On va toujours essayer de trouver la correspondance la plus proche possible entre deux langues. Mais la correspondance exacte n'existe pas, c'est une illusion, ça fait partie du quotidien du traducteur. Ce sont des limites que vous allez retrouver aussi dans la traduction de la poésie. Traduire un poème d'une langue vers une autre est très complexe, puisqu'il faut à la fois traduire le fond mais aussi la forme : la forme est très importante dans un poème.

Vous retrouvez également cette problématique dans la traduction des proverbes, de slogans publicitaires, de titres de films, de titres de livres, etc. Et dans ces cas-là, on va même aller plus loin que la traduction, on va parler de *transcréation*, puisqu'il s'agit de recréer dans la « langue d'arrivée » (la langue vers laquelle on traduit), quelque chose qui a été exprimé dans une première langue. Mais il faut faire attention lorsque l'on fait cela de façon systématique, parce qu'il y a ce que l'on appelle un risque d'ethnocentrisme, c'est-à-dire d'être centré uniquement vers soi. On ne fait pas que traduire d'une langue vers une autre : la traduction, c'est aussi un pont entre les peuples. Il s'agit de faire connaître une culture à des gens qui ne maîtrisent pas la langue qui est associée à cette culture. Donc, il faut faire attention à ne pas gommer tout aspect étranger que l'on pourrait trouver dans les textes que l'on traduit.

KW : À l'heure de la traduction automatique, est-ce que les machines peuvent faire ce travail ?

RL : Absolument pas. Aujourd'hui, ce que la machine est capable de faire, avec ce qu'on appelle les moteurs de « traduction automatique » (Google est le plus connu, mais il en existe d'autres), ce n'est pas véritablement de la traduction : elle cherche des correspondances. Donc, elle ne va absolument pas être capable de traduire de la poésie par exemple. Traduire est une activité cognitive qui est complexe, la langue elle-même est complexe. La faculté de langage est quelque chose de complexe. À l'heure actuelle, la machine ne peut pas le faire. C'est une bonne nouvelle pour le « bio-traducteur ».

KW : Et si on ne parvient pas du tout à trouver une traduction ?

RL : Il existe d'autres solutions :

(i) la première est tout simplement l'emprunt. Il arrive que, parfois, on importe, on emprunte un mot d'une langue vers une autre. On a emprunté à l'arabe des mots comme *zéro*, *magasin*. On a évidemment beaucoup emprunté à l'anglais, des mots comme *show*, *skateboard*, *rollers* ou tous les mots liés aux nouvelles technologies : on parle de *selfie*, de *hashtag*. Tous ces mots n'ont pas véritablement d'équivalent en français. Dans ce cas, on les importe et on les acclimats, c'est-à-dire qu'on utilise l'orthographe qui correspond à la langue française, et on les acclimate aussi à notre façon de prononcer, ça c'est la première possibilité.

(ii) L'autre possibilité c'est de créer des mots : lorsqu'on ne veut pas emprunter, on traduit en inventant un nouveau mot. Parfois, cela marche très bien. Prenez par exemple le mot *logiciel* en français, qui est une traduction de *software*. Aujourd'hui, personne en français ne parle de *software*, tout le monde parle de *logiciel*, ce mot a été créé et intégré à la langue française.

Donc, quand on ne peut pas du tout traduire, on a quand même des solutions : soit on emprunte, soit, si on n'a pas envie d'emprunter, on peut toujours créer, on invente un nouveau mot : c'est ce qu'on appelle un *néologisme*.

KW : Vous avez donné des exemples de mots, mais la langue, ce n'est pas que des mots !

RL : C'est plus compliqué que ça, effectivement. Les mots sont là, mais, à partir des mots, on construit des phrases et du discours. Mais tout ce que je vous ai dit par rapport aux mots peut s'appliquer également à l'agencement syntaxique des phrases, c'est-à-dire à la façon dont on organise les mots entre eux pour créer des phrases et pour créer du sens. C'est-à-dire que, de la même manière qu'un mot d'une langue n'aura pas d'équivalent direct dans une autre langue, ça peut être la même chose pour les structures. Donc, quand une structure n'existe pas dans la langue dans laquelle on veut traduire, c'est comme quand un mot n'existe pas, on adapte. Évidemment, on n'invente pas de nouvelles structures syntaxiques, mais on adapte à la façon dont on peut organiser le discours dans la langue. Et ça, c'est le quotidien de tout traducteur, puisque traduire, ça n'est pas transcoder, sinon les machines sauraient le faire.

C'est donc tout à fait normal que, lorsque l'on traduit d'une langue vers une autre, on rencontre des obstacles, des difficultés : des mots n'existent pas, des structures n'existent pas. C'est le travail de tout bon traducteur de trouver les solutions.